

Paedophilia ou l'amour des enfants, d'Annie Leclerc.

Micheline Mehanna, psychologue clinicienne.

Paedophilia ou l'amour des enfants est un ouvrage posthume d'Annie Leclerc, d'une petite centaine de pages, publié aux éditions Actes Sud en 2010 et préfacé par Nancy Huston, qui fit la connaissance d'Annie Leclerc en 2000. Dans ce livre, il est beaucoup question de « loups ». Quand Annie Leclerc meurt à l'automne 2006, Nancy Huston publie en 2007 *Passions d'Annie Leclerc*. Le sujet de *Paedophilia* : « l'amour des enfants, dans tous les sens du terme » (Préface, p. 5). Dans les années 70, Nancy Huston avait été choquée par la même chose que l'auteure de ce livre : « cette façon, dans une partie non négligeable de l'intelligentsia parisienne, de parler de la pédophilie, comme « libératrice » pour l'enfant, révélatrice de son désir, fracasseuse de l'oppression familiale ».

Annie Leclerc, Nancy Huston le savait avait été victime d'un geste pédophile. Elle en avait parlé dans *Origines*, son essai sur Jean-Jacques Rousseau et beaucoup plus tard dans *L'enfant, le prisonnier*. En janvier 2009, Nancy Huston trouve en compulsant les archives d'Annie Leclerc, le manuscrit de *Paedophilia*. Le problème mis en abyme dans ce manuscrit : « Une enfant qui commençait à parler, à raffoler des joyeuses possibilités du langage, avait été, par un geste d'adulte, violemment renfoncée dans l'infans, le non-langage. Comment dire cela, qui l'avait privé du dire ? » (Préface, p.9).

Que dit Annie Leclerc dans ce livre ? Elle dit, écrit Nancy Huston, que « la prétendue « honte de l'enfant » est en réalité une honte *pour* l'adulte. Elle dit que la pédophilie n'est qu'une version tordue d'un phénomène plus général, cette passion dont témoignent les grandes personnes pour les petites et qui est une des particularités de l'espèce humaine. Elle l'appelle *paedophilia* pour nous obliger d'y inclure l'amour que chacun de nous porte aux enfants, aux siens et ceux des autres. Elle dit qu'en partant de ce que nous savons de notre propre amour des enfants, et de nos propres élans sexuels, il doit être possible de comprendre les être qui donnent un tour sexuel à leur amour des enfants » (Préface, p. 11).

« *Pédophilie* : du grec *pais*, *paidos*, l'enfant et *philia*, amour, attrait, passion, etc. Il n'est nullement question de sexe dans la formation du mot. Mais quand on parle des « pédophiles » il n'est question que du sexe, et plus du tout d'amour. Résultat, il manque un mot, pour dire cela » (Leclerc, p.17). Quel est le loup qui a mangé le mot ? se demande Annie Leclerc. Ce dont je veux parler, je l'appellerai désormais PAEDOPHILIA, écrit-elle. « En règle générale

Paedophilia donne la vie (...) mais il arrive que Paedophilia fasse tout le contraire, qu'elle se retourne contre la vie, semant la terreur, le silence et la mort » (p. 20).

A-t-on déjà assisté à une telle prolifération d'images d'enfants ? Et dans le même temps « où se lève la grande clameur contre les pédophiles, on vend, on prostitue partout l'enfance » (p.22). Annie Leclerc s'interroge sur le dédain des penseurs pour Paedophilia et soupçonne les penseurs de l'humain de négliger cette question pour sa trop grande « femellitude ». Dans les années 70, la vague libertaire a produit des textes de défense de la pédophilie. Annie Leclerc en fut saisie d'effroi mais dit-elle, elle n'a rien fait, n'a rien écrit : « De quoi j'aurais l'air » (p. 25). Et dans l'enfance, c'est pareil : « Si je vais raconter à mes parents ce qu'il m'a fait ce vieux dégueulasse dans le petit chemin, *de quoi j'aurai l'air ?* Qu'est-ce qui va se passer ensuite ? On va dire que je mens. Dans le monde où je vis, où je parle, ça n'existe pas. Cette sorte de silence là, d'impuissance à dire, c'est la régression dans le fin fond de l'enfance et c'est le nectar des loups » (p. 25). Ce silence là peut durer une vie entière et c'est le silence de l'enfant sexuellement agressé. « C'est le non-dit de l'agression mortelle contre l'enfant, le non-dit terré quelque part dans le terme de *pédophilie* » (p.25). Un enfant qui ne veut pas parler ça se respecte. Une « douloureuse solitude » (p.26). Car ajoute l'auteure « il n'y a pas de plus grande amertume que ce silence. L'enfant ne veut pas seulement être aimé, il veut parler. Quand il ne le *peut* pas, quand il sait mieux que vous ce qui ne se dit pas, il apprend aussi qu'On veut sa mort » (p.26).

Enfant : du latin *in*, particule négative et *fans*, participe présent du verbe *fari*, parler. L'enfant, c'est celui qui ne parle pas mais c'est aussi celui qui « désire à l'évidence le plus ardemment le chemin de la parole » (p.28). Les mots, nous dit Annie Leclerc, c'est comme les cailloux du Petit Poucet abandonné dans la forêt. Si les mots viennent à manquer, on est perdu, on tombe dans la gueule du loup. « Il ne faut pas prendre les enfants pour des idiots. Ce n'est pas parce qu'ils la bouclent qu'ils ne savent pas ce dont il s'agit. Et ce n'est pas parce qu'ils laissent faire qu'ils y trouvent leur compte » (p.30). « Avant de parler du désastre, de la langue rentrée dans la gorge, des mots soudain paralytiques, il faut tout de même essayer de dire comment c'était avant. Avant le désastre, quand on jouait tout le temps aux mots » (p. 31). Ce n'est qu'une fois le désastre survenu que s'est découverte la merveille du temps d'avant.

Comment rapporter la première violence sexuelle ? (p. 37). J'ai été d'emblée exclue de la scène nous dit Annie Leclerc. C'était l'expérience de *l'indicible* même (p. 37). A l'homme du

chemin, à deux pas de la maison, elle ne peut rien dire. A ses parents non plus. Il n'y a pas de mots pour ça.

Montre-moi ta petite langue. Tire ta petite langue...

Confusion. Du latin *confusio*, ruine, défaite.

1. Trouble qui résulte de la honte, de l'humiliation, d'un excès de pudeur ou de modestie.
2. Etat de ce qui est confus. Voir désordre, anarchie, indécision, désarroi, démente...

Tout cela écrit l'auteure de *Paedophilia* vaut pour la confusion de l'enfant (p.43).

Dans ce livre, il est donc question de loups et du *Petit Chaperon rouge*, dans la version de Perrault qui s'achève par une morale :

*On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles
Belles, bien faites, et gentilles,
Font très mal d'écouter toute sorte de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le Loup mange.
Je dis le Loup, car tous les Loups
Ne sont pas de la même sorte ;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes Demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles ;
Mais hélas ! Qui ne sait que ces Loups doucereux,
De tous les Loups sont les plus dangereux.*

Le *Petit Chaperon rouge*, écrit Annie Leclerc, « pourrait bien constituer le préambule de cette indicible *confusion* où l'enfant s'abîmera à l'instant de sa rencontre avec le pédophile » (p. 49). L'auteure ne sait pas s'il existe une manière sûre d'empêcher les enfants de tomber dans la gueule du loup, mais elle trouve que l'histoire du *Petit Chaperon rouge* a quelque chose de « louche », et il se pourrait que, loin de prévenir le mal, elle contribue à l'aggraver. Ce conte poursuit-elle présente à l'enfant un monde divisé en trois catégories :

- 1- « Celle des adultes normaux dont l'amour pour les enfants ne fait pas un pli ;
- 2- Celles des enfants innocents dont la confiance envers les adultes est entière ;
- 3- Celles des loups dissimulés sous une apparence d'adultes normaux, mais qui ne songent qu'à les dévorer » (p.50).

Nous demandons donc aux enfants de nous croire, c'est-à-dire qu'il ne faut pas toujours croire ce qu'on leur dit. On leur dit de fuir les loups... qu'on reconnaît à ce qu'on ne les reconnaît pas d'abord.

Certains adultes « ont fini par soupçonner la version officielle du *Petit Chaperon rouge* de blanchir abusivement les enfants pour mieux noircir les loups, et leur en interdire la fréquentation » (p.53). Et Annie Leclerc de citer les protestations du «docteur Freud » pour qui il ne faut pas tout mettre sur le dos du loup. En effet, qui veut croire « à ce Petit Chaperon rouge tellement innocent, à cette petite fille tellement pure et insouciant qu'elle ne pense qu'à flâner, « s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait », oubliant sa rencontre avec le loup, sa proposition de faire la course, rejoignant intacte ses petites rêveries de fleurs, de noisettes et de papillons, et niaise au point de ne pas reconnaître le loup sous le bonnet de la grand-mère, ni les bras, ni les jambes, ni les yeux, ni les oreilles, ni les dents, jusqu'à se laisser engloutir sans jamais rien comprendre ? » (p.55). Les loups ont donc repris du poil de la bête et ont donné, nous dit Annie Leclerc, leur propre version pour qu'on sache enfin la vérité :

« Première vérité : les petits chaperons rouges supplient les loups de venir leur accorder ce dont les parents les privent.

Deuxième vérité : ce que veulent les parents, c'est garder jalousement leurs enfants pour eux, affolés à l'idée de les voir s'éloigner, s'en aller, disparaître.

Troisième vérité : les loups ne sont pas des loups, mais les exécutants dévots des désirs cachés de l'enfant » (p. 56-57).

Annie Leclerc ne peut donc que prendre la défense du silence du Petit Chaperon rouge, un petit chaperon rouge « terrée dans sa pitoyable aphonie », à qui on ne demande jamais son avis : « Pourquoi tu ne t'es pas sauvée, et pourquoi tu n'as pas crié, et pourquoi tu n'as pas dénoncé, et pourquoi encore aujourd'hui, il faudrait t'arracher la langue pour que tu donnes le nom de ceux qui ont cherché à t'imposer de force ce que tu ne voulais pas » (p. 60).

L'auteure donne le sens de cette honte de l'enfant dont on parle toujours, de sa prétendue culpabilité à la suite de l'agression pédophile. On fait dit-elle, comme si la honte tenait naturellement à l'émotion sexuelle que le pédophile aurait provoquée, et la culpabilité à la jouissance arrachée à l'enfant. Or, « la honte ne vient pas après l'agression, elle l'a précède » (p. 60). Ce n'est pas du tout, conclut-elle, le loup qu'attend le petit chaperon rouge.

Deuxième violence sexuelle – « Ainsi, un jeudi après-midi, après avoir déjeuné chez ses cousins, elle fait seule le trajet en métro de Luxembourg à Sceaux, quand soudain elle pressent avec terreur ce qui est en train de se passer. Le type assis en face d'elle a ouvert son manteau, et s'active maintenant sur une monstruosité de chair brandie, en soufflant bruyamment. Le compartiment est presque vide. Nul autre qu'elle ne sait ce qui est en train de s'accomplir et qui lui est, elle n'en doute pas, expressément destiné » (p.61).

Dénoncer constitue une menace infiniment plus grande. D'où le silence.

Troisième violence sexuelle – « Par exemple, quand un certain prêtre – jamais je ne dirai qui, je mourrai avec le secret -, par exemple quand celui-ci ou celui-là que connaissent les parents – non je ne dirai pas non plus – l'ont... l'ont quoi ? (...), juste serrée de trop près, juste attrapée, tripotée, manipulée, comme si de rien n'était. Tant qu'elle pouvait faire mine de ne pas s'en apercevoir, elle le faisait. Quand ça devenait impossible, elle se débattait mais *silencieusement*, jusqu'au moment où elle parvenait à s'échapper, mais *discrètement* » (p. 65). Elle croit, dit l'auteur de *Paedophilia*, que les parents auraient tué les loups qui avaient osé l'approcher et « jamais elle ne pourrait, jamais elle ne pourra enclencher une telle vindicte. Appeler à l'aide eût été appeler au meurtre. Que le mal se sache aurait été pire que le mal » (p. 65).

Doit-on inciter l'enfant à témoigner et à dénoncer les agressions dont il a été victime ? L'enfant, se demande Annie Leclerc, peut-il « dénoncer » celui auquel il n'a pas pu dire non ? La honte de l'enfant d'avoir plié s'aggrave de celle de s'être tu. « Décidément on veut que l'enfant ait honte » (p. 67). En effet, voulant l'aider, on risque de l'enfoncer encore plus. « Est-ce à lui de précipiter parmi les siens le désastre qu'il cherche à leur épargner par son silence ? » (p. 67).

Quatrième violence sexuelle – « Un après-midi d'été, la petite joue avec d'autres enfants (...). Au bout de la rue, (...) il y a là bas, immobile dans l'ombre, un drôle de bonhomme qui

les observe. C'est un exhibitionniste. (...). Cette fois la petite fille ne remet pas sa langue dans sa poche. Car celui-là ne l'a pas impliquée dans sa honte. Elle est indemne. A distance. Distincte. Cette fois pas de confusion possible. Elle peut témoigner » (p. 69). Le spectacle impressionnant des adultes ligués contre les pédophiles suscitent chez l'enfant une étrange pitié. L'enfant sexuellement abusé par un adulte peut « par cette déclaration d'hostilité à laquelle il est convoqué » se rapprocher de son bourreau, « à l'ombre de la honte des faibles, en une très troublante et très insidieuse solidarité avec ce qu'il connaît trop bien : la solitude d'un inviolable secret, la menace atroce de la honte découverte, cette même sorte de terreur intime et quotidienne... » (p. 71).

Comme le dit Annie Leclerc, son désastre d'enfant fut modeste et réversible. Elle parle... et finalement le loup ne l'a pas mangée. Mais si l'enfant se tait, c'est qu'il a ses raisons. « Quand il se rentre la langue dans la gorge, il n'a pas le choix » (p. 74). Et s'il a honte, il a honte pour les loups. La mise en garde des enfants contre la cruauté des loups est inefficace et d'ailleurs la cruauté des loups est insuffisante pour expliquer cette catastrophe. Les loups sont *aussi* des adorateurs et les enfants sont aussi victimes de l'adoration.

A en croire les *loups doux*, si le loup mange le petit chaperon rouge c'est que le petit chaperon rouge le veut. La rébellion des petits chaperons rouge serait donc une imposture puisque la revendication des loups à dévorer s'appuie sur la requête des enfants à être dévorés. Cette difficulté des enfants à parler fait évidemment l'affaire des loups. Lorsque des agressions pédophiles violentes sont découvertes, elles suscitent beaucoup de réactions. En revanche, l'agression pédophile « délicate » reste du domaine privé. L'auteure dénonce cette bienveillance prétendue du pédophile envers l'enfant. Comme si la distance était infinie entre une « gentille pédophilie, attentive, aimante, voire pédagogique » (p. 87) qui s'oppose à « la grossière brutalité des violeurs sanguinaires » (p. 87). Pour Annie Leclerc, tout geste sexuel envers un enfant est « un vol, un viol, une impulsion de mort » (p.87). Ce « DROIT AU PLAISIR » de l'enfant n'est en réalité qu'un « droit de l'adulte sur l'enfant »

Certes l'enfant baigne à sa manière dans la sexualité mais ce n'est pas auprès de l'adulte que se tient son désir, c'est au plus près de lui-même. En effet, l'enfant ne demande rien. Il explore lui-même son désir. « La sexualité de l'enfant – aussi active soit-elle – se passe très bien du secours ou du relais de celle de l'adulte » (p. 99). Pour Annie Leclerc, la pédophilie

incestueuse constitue la plus pure expression de la pédophilie. C'est sur la pédophilie incestueuse que devrait s'appuyer, ajoute-t-elle, toute réflexion sur la question.

Le pédophile sait que « l'enfant est rendu stupide par l'attouchement sexuel qu'il lui impose. Il ne peut que le savoir » (p. 103). Le pédophile veut l'enfant « mou et muet. Il veut en user comme bon lui semble » (p. 111). Il suffit que l'enfant menace de le dénoncer pour qu'il décampe mais c'est beaucoup plus difficile quand il s'agit de quelqu'un qu'il connaît.

Pour Annie Leclerc, si on se contente de mettre en prison les pédophiles, si on les empêche simplement de nuire de nouveau sans essayer de comprendre « ce qui peut bien arriver à ceux dont la sexualité s'accomplit sur le dos des enfants » (p. 106), on ne touche pas au problème, on l'entretient.

Les Ogres des contes n'inventent rien. Ils « franchissent juste le pas des mots et dévorent les enfants pour de bon. Les Ogres sont bêtes. Ils prennent les mères au mot » (p. 120).

Leclerc A. (2010), <i>Paedophilia ou l'amour des enfants</i> , Actes Sud.
